

Si les mots sont des signes ou Jacob Cow le Pirate ⁽¹⁾

(Fin)

V. JACOB COW LE PIRATE.

Mac Orlan avait coutume de raconter qu'étant tombé, avec ses marins et ses nègres, aux mains de Cow, ce pirate les fit ranger sur le pont. Il passait ensuite de l'un à l'autre :

« Comment t'appelles-tu ?

— Dick Smith, de Chicago.

— Bien. A la mer ! »

On jette Dick Smith. Quand c'est au tour de Mac Orlan :

« Je m'appelle Jacob Cow », dit-il.

Alors, tant est grande la terreur que ce nom inspire, Jacob Cow lui-même regagne en hâte son bateau' corsaire, fait larguer les voiles et disparaît.

Nous en usons avec les mots comme si Jacob Cow à chaque fois devait s'enfuir. Aussi bien est-il des termes défendus, ceux qui touchent aux diables et aux bêtes dangereuses. *Belette* n'offre qu'un compliment : petite belle l'autre nom étant égaré. Les anciennes maladies qui reviennent, c'est sous de nouveaux mots : la censure, l'an dernier, interdisait que l'on parlât de peste. Et les jeunes filles, à qui l'on parle la première fois, refusent de nous abandonner leurs noms (redoutant de donner ainsi quelque prise sur elles). « Je n'avais jamais eu le cafard, dit Alcée, avant de connaître le mot ». Etrange exigence, à tout moment menacée, à tout moment maintenue : nous ne supporterions plus de parler, faut-il croire, si les mots un instant cessaient d'être les choses mêmes.

— Cow cependant, dans le vrai ne s'enfuit pas. Béril ne se laisse pas séduire à la rime, non plus qu'à la réclame du sucre. « Ils nous achètent », pense-t-il.

(1) Voir les nos 14 et 15.